



AVIS DE LECTURE

Le Palais d'Éros est un roman audacieux qui brise les tabous ; la plume exquise de De Robertis met en lumière la quête d'une incarnation authentique à travers la réécriture passionnante et originale d'un mythe. Ce roman explore à merveille les dimensions de la passion, du courage et du destin et trouvera sans nul doute sa place parmi les classiques.

Patricia Engel,
autrice de *Pays infini*



Le Palais d'Éros propose une réflexion fascinante, sublime, magique et incroyablement subversive sur l'amour, le sexe, la mythologie et le sentiment d'appartenance... Un roman intelligent, beau, érotique et pertinent, qui ne ressemble à rien de ce que j'ai pu lire jusqu'à présent. Je ne pouvais pas demander mieux.

Cristina García,
autrice de *Dreaming in Cuban* et *Vanishing Maps*



Caro De Robertis est un-e écrivain-e remarquable et merveilleux-se.

Madeline Miller,
autrice de *Circé* et *Le Chant d'Achille*



Les écrits de Caro De Robertis brillent d'une lumière vive... Sa voix est ce dont nous avons besoin pour retrouver la plénitude.

Luis Alberto Urrea,
auteur de *The House of Broken Angels*





Vous êtes à la recherche d'un livre qui vous rappelle d'incarner le désir, d'être vous-même dans toute votre complexité, et qui invite Éros au pied de votre lit ? Le Palais d'Éros est une réécriture sensuelle, passionnée et bien renseignée du mythe grec et s'adresse à chacun d'entre nous. Intelligent et visionnaire ! De Robertis propose de nouveau l'un des meilleurs livres que j'ai lus cette année.

[...]

Caro De Robertis est devenu-e la raison pour laquelle je lis. Il est impossible de ne pas être séduit par ses personnages à la fois passionnés, téméraires et aventureux. La puissance du récit parvient à captiver le lecteur du début à la fin.

Angie Cruz,
autrice de *Dominicana* et de *How Not to Drown in a Glass of Water*



Caro De Robertis possède un véritable pouvoir : attendez-vous à être étonnés.

R. O. Kwon,
autrice des *Incendiaires*



La plume de De Robertis est toujours aussi belle et acérée. Ses réflexions sur le genre, le désir et la liberté transcendent la page. Cette réécriture nous permet de rêver à un monde où ceux qui sont « nés parfaits, mais en dehors des règles » de leur époque ont la possibilité de sortir de l'ombre pour entrer dans la lumière. Un récit vulnérable, sensuel et lumineux sur la façon de vivre et d'aimer selon la vérité personnelle de chacun.

Kirkus Reviews



[Un] récit queer captivant... De Robertis excelle notamment dans le portrait qu'elle fait d'Éros, qui passe un accord délicat avec son grand-père, le colérique et abusif Zeus. Les inconditionnels de Madeline Miller seront ravis.

Publishers Weekly





*Créée en 2024, Château d'âmes est une maison d'édition
dédiée aux âmes inspirantes : celles qui écrivent nos ouvrages
et celles, réelles ou fictives, dont l'énergie imprègne chaque page.*

*Choisir un livre de notre maison, c'est découvrir un écrin que nous avons
voulu raffiné, et ouvrir les portes d'un palais où les mots sont rois.*

*Nous espérons que ces derniers, dotés du pouvoir de nous faire voyager
comme de nous transformer, sauront résonner en vous,
créant une rencontre qui vous marquera profondément.*

Nous vous souhaitons une agréable lecture.

L'équipe passionnée de Château d'âmes

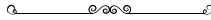


CARO DE ROBERTIS

Traduit de l'anglais par
ROXANE LE NÔTRE

LE PALAIS
D'ÉROS

CHÂTEAU
D'ÂMES



AVERTISSEMENT

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à des événements historiques, à des personnes ou à des lieux réels est utilisée de manière fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur-e, et toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes réels, vivants ou morts, est entièrement fortuite.



*Pour les queers, pour chacun d'entre nous,
dans le monde entier et à travers les époques.*

« Elles se rappellent ce que leur dieu a chuchoté
au creux de leurs côtes :

Réveille-toi et brûle pour ta *vie*. »

Natalie Diaz, *Poème d'amour postcolonial*

« Bien sûr, *les femmes rendues ainsi plus* puissantes sont dangereuses. »

Audre Lorde,

Les Usages de l'érotique : l'érotique comme puissance

PROLOGUE



Le temps tout entier disparaît dans l'immédiateté du désir. Éros le sait depuis toujours. Ainsi, elle aurait dû se douter que s'éprendre d'une mortelle allait causer sa perte. Psyché allait la bouleverser, la métamorphoser, la faire plier, et changer à jamais l'éclat de ses flèches lancées dans le ciel.

Mais elle n'avait rien vu venir, n'avait rien deviné.

L'extase n'avait aucun secret pour Éros, ni la passion ni la transgression. Déesse du désir, elle maniait ses forces avec habileté et elle avait, durant des siècles, observé l'anéantissement qu'elles causaient aux hommes et aux dieux.

Mais ça.

Ça...

C'était la question qui la tourmenterait bientôt, quand elle serait contrainte de mesurer le poids de son effronterie : pourquoi ? Pourquoi le faire, et tout risquer ?

Était-ce pour elle ?

Ou par sincérité ?

PARTIE I

TERRE



I

Je suis arrivée à son palais en m'envolant d'un rocher où j'avais été laissée pour morte. Ma présence sur ce rocher n'est pas un élément central de mon histoire, mais c'est le lieu où je choisis de commencer – car toutes les histoires prennent racine quelque part, comme les plantes et les hommes. Les légendes, aussi. En ce qui les concerne, s'éloigner un peu trop de la racine peut transformer le récit en mensonge. Combien de foules ont ce souhait-là ? Combien obscurcissent à dessein les histoires ? Vous avez déjà vu ça, non ? Cette manière qu'ils ont de réfuter une histoire qui comporte trop d'angles abrupts et qui leur propose des couleurs inconnues... Les poètes et les phraseurs qui déforment les récits à leur guise... J'en connais la raison : c'est dans le but de ravir l'auditoire. Le problème survient lorsque ce ravissement implique d'aplanir ce qui donne à une histoire sa vivacité et son pouvoir, ses reliefs les plus inattendus, les plus irréguliers, les plus amples, les pics et les gouffres de chants souvent murés dans le silence. Tout le monde ne souhaite pas entendre la vérité. Mais sans ces vérités-là, les histoires perdent leurs crocs, leur chair, leur ossature. Pour les poètes et les phraseurs, c'est mieux ainsi. C'est pour ça que je ne leur accorde aucune confiance quand il s'agit de raconter mon histoire avec Éros. L'histoire d'Éros et moi.

À votre place, je ne leur ferais pas confiance non plus.

Approchez-vous un peu, laissez-moi vous raconter mon histoire, elle commence à la racine...



D'après ma mère, je suis née durant la dernière heure avant le lever du soleil, et avec une telle rapidité que le guérisseur du village n'a pas pu arriver à temps ; ce sont donc les mains tremblantes de l'employée de cuisine qui m'ont accueillie. Tu brûlais, m'a dit ma mère, comme une flèche de soleil, c'est comme si tu m'avais transpercée, que tu avais transformé ma chair en air ; voilà comment tu as atterri dans le monde. Avec détermination. Tu as pleuré cette nuit-là, comme si le mouvement de l'air te manquait. Tu n'étais pas calme comme tes sœurs à leur naissance. J'ai eu peur, alors je t'ai chanté une vieille chanson sur la terre, pour t'aider à t'ancrer ici, mon amour, ma tendre Psyché. Pour atténuer la nostalgie. Les filles ont besoin de ça.

— Pour s'ancrer à la terre ? demandai-je.

— Pour ne plus songer à voler.

J'avais cinq ans et j'étais émerveillée par ce rare bonheur d'une promenade seule avec ma mère alors que nous rapportions le linge de la rivière. L'histoire s'était logée en moi comme un galet de bienvenue et déployait ses ondulations que j'étais alors trop jeune pour comprendre.

Plus tard, je saurais.

L'envol, les filles, les rêves. Qu'un corps peut devenir flèche, air, qu'il peut brûler.

Quand les hommes sont arrivés, mon monde a volé en éclats ; avant leur arrivée, j'étais sans peur et je vivais dans la joie. J'en parlerai également, pour que vous ayez l'histoire dans son ensemble, cette histoire aussi complète que je peux la tisser avec un langage qui n'est pas fait pour contenir ces vérités, qui n'est fait ni pour moi ni pour vous. Peut-être que la sensation vous sera familière, que les limites de ma parole seront sans importance – vous comprendrez. Peut-être que vous aurez vous aussi le souvenir d'un temps où vous étiez enfant et où il y avait sur les jours la lueur d'une lumière secrète, un temps où les murs, la vaisselle, les pierres, la rivière et les feuilles capturaient en eux la lumière du soleil et tremblaient



LE PALAIS D'ÉROS

sous l'éclat qui leur était propre. J'étais, à l'intérieur, entièrement vivante. Toujours libre. La joie se réfugiait en tout.

Dans l'odeur d'herbe et de terre quand je suis allongée dehors, dans la chaleur que je sens sur ma peau en été, dans le froid saisissant de l'hiver, dans le flot de la rivière qui me dépasse lorsque je m'y baigne ; un corps d'eau vivant autour du mien. Dans la manière dont un arbre pourrait m'absorber, avaler mon ombre dans la sienne comme de l'eau versée dans de l'eau, mélangeant nos deux obscurités, à la fois révélation et retour chez soi. Dans la sensation facile de mon corps contre la fraîcheur d'un arbre, chêne ou olivier, figuier ou pin, jusqu'à me fondre en eux, jusqu'à sentir mes racines plongées loin dans la terre qui me porte et mon esprit une couronne verdoyante de feuilles s'élançant avec gourmandise vers le soleil. Dans le murmure profond de la pluie sur notre toit, déversant ses contes du ciel, ses pleurs humides et ses rires gorgés de secrets que j'aurais voulu comprendre ou dans lesquels j'aurais aimé nager avec mon esprit humain. Il m'arrivait de ne pas dormir de la nuit pour écouter le langage de la pluie. Je m'imaginais devenir pluie, ciel, rivière, arbre. Je m'imaginais pouvoir me fondre dans l'amour que je portais au monde. Pouvoir m'y verser, m'y mêler. M'y perdre, m'y retrouver.

Il s'agissait de voyages muets, personnels. Personne n'en a jamais rien su. Quand j'étais toute petite, je croyais que tout le monde avait cette vie intérieure, ce lien constant à l'infini. Mes sœurs aussi. Cependant, elles me firent comprendre que j'avais eu tort de croire que tout le monde était comme moi. Elles naviguaient dans le monde d'une autre manière. C'étaient souvent mes sœurs qui m'extirpaient de mes rêveries pour me ramener à la réalité. *Psyché, qu'est-ce que tu fabriques ? Tu rêvasses encore ! Arrête un peu et dépêche-toi, la nuit sera vite tombée !*

Elles étaient omniprésentes comme l'air, mes sœurs, Iantha et Coronis, Coronis et Iantha. Élégantes et souples comme les jeunes arbres qui se dressent près de la rivière. Elles étaient bien plus grandes que moi ; elles me sortaient de mes rêveries, mais donnaient aussi forme et vie à mes jours. Ces deux grandes filles qui savaient des choses que j'ignorais, qui étaient plus âgées que moi. Je les regardais avec une sorte de stupéfaction mêlée d'émerveillement.



Iantha, l'aînée, était vive d'esprit, elle savait tout avant les autres : quand une chèvre allait mettre bas, quelles pierres de la rivière feraient les meilleurs pavés, comment coudre vite sans se piquer les doigts, quand les marchands ambulants étaient arrivés au village avec des rubans, des épices et du fil. Son rire était tel qu'on avait l'impression d'être réduit à la taille de champignons ; il donnait aussi l'impression de pouvoir réchauffer les pierres les plus épaisses. Je craignais ce rire tout en guettant sa venue. Sa présence m'éveillait et m'intimidait dans un même temps. Je voulais être près d'elle, je me nourrissais de son ombre.

Coronis, la cadette, était la plus blonde. Ses cheveux avaient la couleur du blé moissonné, même si elle préférait qu'on dise qu'ils étaient de la couleur du soleil. Elle n'avait pas l'intelligence de notre grande sœur, mais compensait ce manque par son charme, car elle se déplaçait avec grâce, même pour aller ramasser des figues ou pour récupérer les plats, et quand nous étions enfants, c'était de nous trois celle dont on disait qu'elle aurait une beauté capable de dérober le cœur des hommes et de décrocher une place auprès d'un roi.

Mes deux sœurs gardaient généralement leurs pensées pour elles ou les échangeaient dans le secret qui les liait. D'un regard, elles entamaient une conversation qui restait indéchiffrable pour moi. Elles étaient inséparables même dans la dispute, même dans leur refus de communiquer. Elles avaient appris à lire la pensée de l'autre avant ma naissance ; il n'y avait donc pas de raison de modifier leur langage secret pour que j'y aie accès. Je ne cessais d'avoir l'impression que mes sœurs détenaient – au creux de leurs mains, pensées et voix – les clés du monde. J'avais envie de voir, d'entendre un reflet de leur connaissance, de ce qu'elles partageaient.

Je les suivais quand elles jouaient ensemble, filaient et cousaient, lavaient leurs vêtements dans la rivière. Souvent, mes jambes, plus courtes que les leurs, m'empêchaient de les rattraper, et elles le savaient très bien, elles riaient en me voyant accourir vers elles à bout de souffle dans la forêt, même si parfois elles m'aidaient à passer au travers de ronces ou à sautiller d'un rocher à l'autre pour franchir le ruisseau. Je faisais de mon mieux pour les talonner et entendre tout ce qu'elles se disaient, peu importe le sujet, qu'elles chuchotent, papotent ou crient : ce qu'elles pensaient de



LE PALAIS D'ÉROS

tel ou tel garçon qu'elles avaient aperçu de loin au village, le sens d'un conte que les domestiques avaient murmuré au coin du feu, les techniques pour se badigeonner les cheveux d'huile et les rendre brillants comme si leur vitalité venait de l'intérieur.

Lorsqu'elles mettaient de l'huile sur leurs cheveux, je les observais attentivement, puis un jour, j'en dérobaï un peu pour essayer, espérant que l'huile pénétrerait mon crâne et libérerait une sorte de pouvoir magique dans mon esprit, mais tout ce que je réussis à obtenir fut une réprimande de leur part quand elles surent. *Psyché ! C'est pas de ton âge ! Regarde ce désastre !* Je vis à ce moment-là la flaque sur le sol. Dans mon empressement à saisir la bouteille, charmée par cette huile d'olive, par sa manière de faire luire mes doigts et de les rendre glissants, je n'avais pas remarqué que je l'avais renversée. Maladroite, cette Psyché. Sauvage, impulsive, cette Psyché. Quand mes sœurs tressaient leurs cheveux – ainsi que les miens, de leurs mains calmes et sûres dont j'adorais le contact –, elles parlaient de leurs futurs époux. J'avais, de nous trois, les cheveux les plus foncés : un noir intense parsemé de fines mèches de la teinte d'une terre fertile. Je n'en disais rien, mais j'adorais mes cheveux, c'était la seule partie de moi qui m'inspirait une certaine intimité... mais de quel genre ? Ce n'était pas vraiment de la fierté, plutôt de la splendeur, une joie sensuelle logée en moi, même si, bien évidemment, je m'en gardais d'en parler à quiconque, de dire que j'aimais faire glisser mes doigts dans leur volume quand j'étais seule, que le balancement des tresses dans mon dos me plaisait, que j'aimais qu'ils soient l'héritage des boucles noires de ma mère.

C'est que je suis métisse, comme ma mère : j'ai la peau brune qu'avait le peuple de cette vallée avant l'arrivée des bateaux grecs. Ma grand-mère maternelle est née trois ans avant l'arrivée des Grecs avec leurs épées, leurs lances et leur détermination à acquérir la terre. Ils acquièrent aussi les femmes et les jeunes filles, surtout les jeunes filles. Je ne sais pas grand-chose de ma grand-mère ; pour reconstituer son histoire, j'ai assemblé des bribes de récits mentionnés par ma mère dans la salle des femmes durant les longues après-midi, d'une voix si faible qu'il fallait se pencher pour l'entendre. Je sais que ma grand-mère avait le souvenir de sa propre mère en train de pleurer dans un coin de la cuisine, recroquevillée derrière



le rideau noir et épais de ses cheveux, à la suite de la disparition de son époux. Cette disparition n'avait pas été expliquée à ma grand-mère, qui avait alors trois ans, autrement qu'avec les mots *il est parti*, que sa mère répétait comme un hymne ou une malédiction. Il n'y avait pas eu de corps, pas de sang, pas de bûcher funéraire, pas d'empreintes indiquant où il aurait pu fuir, personne n'avait parlé de lui ni prononcé son nom. Il n'y avait qu'un vide, bientôt comblé par un marchand grec qui choisit de prendre mon arrière-grand-mère pour épouse. Elle lui donna d'autres enfants. Les enfants d'avant, comme ma grand-mère, grandirent en prenant soin de servir et d'obéir, de rester dans les bonnes grâces de leur beau-père, car leur destin était à présent entre ses mains.

Lorsque ma grand-mère avait quatorze ans, elle fut mariée à un homme bien plus âgé qu'elle, qui venait d'arriver de Grèce : Iloneus, mon grand-père. Il s'installa dans une ferme au-delà des montagnes qui encerclent notre vallée, ravi de pouvoir enfin revendiquer son propre lopin de terre, une terre bien plus fertile que les pentes rocailleuses d'où il était parti, à bord d'un navire rempli d'hommes affamés ; c'était du moins ce qu'il avait raconté à ses enfants. Ma mère faisait partie de ces enfants, elle avait l'habitude de tendre l'oreille tout en lui resservant du vin. Enfant, elle ne parlait que le grec, car son père, Iloneus, avait interdit leur langue natale au sein de la maison. Elle n'entendait sa langue qu'à travers la musique. Sa mère fredonnait en tissant, chantait tout bas le soir, apaisait les enfants avec ces chants que personne d'autre ne percevait. Ce sont ces chants que mes sœurs et moi avons entendus de notre mère, ceux qui nous enveloppaient, comme celui qu'elle chantait à ma naissance. Des chants anciens. Dans l'ancienne langue, la langue de la terre, comme elle l'appelait parfois. Les mélodies ruisselaient tel un cours d'eau sur des pierres sombres. Des sons dénués de sens, dépourvus de toute pensée, de toute temporalité. Des sons qui transportaient ce qui ne pouvait être dit, de l'âme à la gorge, de l'oreille à l'âme. Je n'ai pas retenu ces chants, mais ils se sont déposés en moi, tout au fond de moi, tout en n'y restant pas.

Ma mère était en partie grecque et en partie autre chose ; c'est cette autre chose que je porte dans mon teint olivâtre et mes cheveux noirs et

LE PALAIS D'ÉROS

épais. Tous les Grecs n'étaient pas blonds à la peau claire, mais c'était le cas de notre père, et Coronis tenait tout de lui, alors qu'Iantha était un mélange de nos deux parents, ses cheveux étaient d'un châtain moyen, son teint entre celui de Coronis et le mien. Mes sœurs étaient fières de leur chevelure claire et de la rareté de leurs yeux noisette. Elles pensaient que ce serait un atout à l'avenir, surtout la jolie Coronis. Ce n'était pas la fierté qui guidait cette pensée, car tout le monde était du même avis, ma mère aussi, qui était la femme la plus belle que j'aie jamais vue, et qui pourtant pensait que ses filles à la peau et aux cheveux plus clairs que les siens auraient de meilleures chances de plaire aux prétendants. Personne n'aurait pu deviner l'avenir. Aucun d'entre nous n'aurait même pu l'imaginer, ne serait-ce qu'en rêve.

— Ils tomberont à genoux devant nous, déclara Iantha, tirant un peu trop fort sur une mèche de mes cheveux alors qu'elle les tressait avec habileté.

— Surtout devant moi, compléta Coronis avec un sourire narquois.

— Hmm ! Peut-être, avança Iantha d'un air hésitant. Mais moi, je les charmerai avec mon intelligence ; je les séduirai avec mes histoires. Psyché, arrête de bouger !

— Désolée, dis-je en arrêtant de gesticuler pour ne plus interrompre leur conversation.

— Ah ! Iantha, s'exclama Coronis avec malice. Tu vis sur quelle planète ? Tu crois que les prétendants veulent d'une fille pour parler ?

Elles rirent à l'unisson. Je ris un peu, moi aussi, j'essayai en tout cas, avec timidité.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Iantha. Tu ignores de quoi on parle !

Je me mordis la lèvre d'embarras ; je savais qu'il y avait quelque chose de drôle, mais le sens exact avait seulement frôlé ma capacité à le comprendre. Pourquoi des prétendants ne voudraient-ils pas parler avec une fille ? Qu'y avait-il de drôle à ça, de ridicule ? Si un garçon aimait une fille et souhaitait l'épouser, pourquoi ne voudrait-il pas savoir ce qu'elle a à dire ? Surtout si la fille en question était Iantha, dont les



histoires et l'imagination débordante pouvaient fasciner un simple tas de pierres. Les soirées que je préférais étaient celles où Iantha acceptait de nous raconter des histoires dans le noir. Elle inventait des monstres et des paysages merveilleux pour nous faire peur ou nous émerveiller. Coronis aussi adorait ses histoires, mais elle n'osait pas le dire clairement. Que voudraient les hommes, s'ils ne désiraient pas ça ? Ils étaient incompréhensibles, les prétendants. Je ne comprenais pas la valeur qu'ils avaient aux yeux de mes sœurs.

— Je sais des choses, dis-je.

— Oh que non ! répondit Coronis. Et c'est normal que tu ne saches pas à ton âge, c'est préférable.

— T'empresse pas de savoir, murmura Iantha alors qu'elle achevait ma tresse. Dans tous les cas, il faudra que tu sois moins sauvage et agitée si tu veux que les prétendants te regardent.

— Je n'aurai peut-être pas besoin d'eux, dis-je en levant le menton pour feindre une assurance que je n'avais pas.

— Tu vois ? conclut Coronis en caressant ses cheveux lisses. Elle ne sait pas.

Ça a commencé l'année suivant mes premières règles. Mon père avait demandé à mes sœurs de rester tranquillement assises pendant que des hommes passeraient. Iantha et Coronis avaient interdiction de parler et de bouger pendant que les hommes discutaient. J'étais aussi en âge d'être mariée, mais mon père voulait m'épargner tant qu'il n'avait pas marié ses deux aînées. Je m'en trouvais très bien. Je n'avais aucune envie d'être à leur place ni d'être fiancée ; en fait, à cette époque, je passais le plus clair de mon temps à éviter soigneusement de songer à l'avenir, qui me semblait être une sorte de sentier dans une forêt, menaçant de disparaître dans les ronces à chacun de mes pas. Et très vite je ne pourrais plus me retourner ni même bouger sans être écorchée par des épines, et il serait impossible de rebrousser chemin. J'étais assez mature pour comprendre que le mariage était inéluctable, même si l'envie n'y était pas. Je n'enviais pas mes sœurs. Quand le soir venu elles sortaient de la salle, je scrutais leurs visages. J'y décelais parfois des lueurs de fierté

LE PALAIS D'ÉROS

ou d'inquiétude ; parfois, ils se paraient d'expressions que je ne savais pas interpréter, dissimulés sous une froideur que je ne leur connaissais pas jusqu'alors. J'évitais de me trouver dans la salle où mon père faisait venir ces hommes étranges, m'attelant plutôt à aider les domestiques en cuisine, ou bien je me rendais dans la salle des femmes pour coudre, filer, et surtout m'installer au métier à tisser, quand ma mère voulait bien me laisser sa place. Je tissais avec ardeur. Je tissais comme si le geste pouvait ralentir le temps et me garder ici pour toujours, libre. Un après-midi, ma mère m'envoya dans la salle porter un plateau comportant des poires en tranches et du fromage de chèvre, pour régaler les invités. Plus tard, je me demandais si elle regrettait cette décision, si elle n'aurait pas préféré le porter elle-même, ou confier cette tâche à une employée de cuisine, sinon au moins exiger que je me couvre le visage. Mais comment savoir si cela aurait changé quelque chose ? Peut-être que si ça n'avait pas été ce jour-là, les Moires auraient quand même trouvé le moyen de lier à mon monde le fil trempé dans le venin de mon destin, car on dit que les fils des Moires finissent toujours par identifier les vies humaines pour lesquelles ils ont été déroulés.

J'ai senti le regard de l'invité sur moi dès que j'ai passé la porte. Un regard perçant de fouine sur un visage malmené par la sueur. Il s'arrêta au milieu d'une phrase pour me regarder déposer le plateau sur la table près de lui. Mon père, qui avait senti le changement d'atmosphère mais qui en ignorait l'origine, se mit à parler subitement de chèvres et de ravins, mais son invité semblait ne pas l'écouter.

— Dis, Lelex, qui est-ce ?

— Ma petite dernière, Psyché.

La voix de mon père restait courtoise, mais j'entendis la fermeté qui s'en dégageait. Il m'ordonnait subtilement de sortir. Je sentis le regard du prétendant dériver sur mon corps. La colère de mon père devint vive comme une flamme. Mais c'était l'incompréhension qui émanait de mes sœurs qui était la plus difficile à supporter.

J'avais les joues en feu en quittant la salle. J'avais peine à définir ce qui me brûlait : humiliation, transgression, chaos intérieur... Que venais-je de faire ? Qu'avais-je provoqué pour susciter la honte de ma famille ?



Le lendemain, nous travaillions dans la salle des femmes lorsqu'une domestique entra pour annoncer que les trois filles de la maison étaient attendues dans la salle principale.

— Quoi ? Elle aussi ? demanda Iantha en me lançant un regard.

— Il a dit : les trois.

L'air vibrait autour de nous alors que nous nous dirigions vers la salle principale. Je sentais le bouillonnement de la pensée de mes sœurs, mais elles ne dirent rien.

Trois hommes étaient assis près de notre père ; l'un d'eux était le prétendant qui était venu la veille. Mon père nous fit signe de nous asseoir le long du mur, où des tabourets avaient été disposés.

— C'est elle, dit l'un d'eux.

Ils me fixaient sans gêne, tous les trois. Ça faisait un peu trop de regards à supporter. Même s'ils n'étaient que trois, je me sentais débilitée par leur regard et je m'efforçais de garder les mains immobiles sur mes genoux.

— Alors, fit un autre, c'était bien vrai.

— Tu as perdu le pari, Horace.

— Quel pari ? demanda mon père, de quoi s'agit-il ?

Les trois hommes rirent. Ils se disaient marchands et, la nuit précédente, ils s'étaient retrouvés à un campement entre ce village et le suivant, et discutaient autour d'un feu. C'est à ce moment-là que les deux nouveaux prétendants avaient entendu parler d'une jeune fille plus belle que la déesse Aphrodite, non seulement plus belle, mais également fascinante d'une manière avec laquelle Aphrodite n'aurait pu rivaliser, elle qui avait des cheveux d'or et une peau de lait, les caractéristiques définissant la beauté même depuis toujours. Et peut-être était-ce vrai et le serait-ce longtemps encore, mais il existait un type de beauté différente, cristallisée à la perfection dans les traits de la jeune mortelle en face d'eux, un parfum nouveau, une saveur inédite. Une beauté ébène, dense comme la nuit. Ils n'avaient pas cru aux histoires, mais, au fur et à mesure que le vin coulait, ils avaient été conquis, séduits, au point de finir par lancer un pari. Horace avait parié qu'une telle mortelle ne pouvait exister, alors

LE PALAIS D'ÉROS

que les deux autres avaient parié le contraire. Maintenant, ils se tenaient face à la vérité.

Le mot *saveur* s'enfonçait dans ma peau comme une lame. Je ne voulais pas qu'on goûte à ma saveur. À mes côtés, je sentais mes sœurs bouillir.

Mon père se caressait la barbe, un geste qu'il faisait souvent pour dissimuler sa surprise ou son malaise ; même si ceux qui le côtoyaient peu pouvaient aisément confondre ce geste avec une attitude de réflexion attentive. J'avais envie de le supplier de les faire partir, de me laisser sortir d'ici ; je ne voulais pas être l'objet d'un pari, qu'il soit gagné ou perdu.

Mais mon père était tenu aux règles de l'hospitalité et ne pouvait pas ainsi congédier ses invités. Un homme honnête et fortuné reçoit avec élégance. Sinon, que cache-t-il ? De qui pourrait-il s'attirer les foudres ? L'hospitalité était sacrée pour Zeus ; un invité pourrait même être un dieu déguisé. Il existait des tas d'histoires en ce sens ; elles servaient avant tout de mises en garde. Comme l'histoire de Philémon et Baucis, qui ont vu leurs voisins engloutis par l'eau pour avoir refusé l'hospitalité à des vagabonds qui étaient en fait des dieux. Aucun signe ne laissait penser que ces trois hommes étaient des dieux, mais, quand bien même, ce serait absurde de risquer les foudres divines.

Il y avait également un autre enjeu pour mon père. Il semblait partagé entre deux parties contradictoires de sa personnalité. Les intentions de ces hommes étaient obscures, mais leur enthousiasme stimulait son ambition. Mon père était un rêveur, sensible aux grands espoirs d'avenir. L'espoir avait été le moteur de sa vie, l'avait amené à être ce qu'il était aujourd'hui. Son grand rêve était de garantir son statut de plus important propriétaire de terres dans notre vallée, car Lelex était aussi un Grec installé sur de nouveaux rivages. Il avait quitté seul sa terre natale, après avoir défié ses quatre grands frères pour des raisons jamais expliquées, mais on en percevait encore l'amertume dans sa voix. Il avait traversé la mer et parcouru les terres à la recherche d'un lieu où ancrer sa nouvelle vie, à la quête de rêves, de son existence d'homme, d'une prospérité à venir. À son arrivée, il s'était rendu chez Iloneus, un vieux Grec qui avait entrepris le voyage des années auparavant et qui était un fermier de renom. Et là, en saluant son hôte, il venait de trouver son épouse,



ma mère, la plus jolie des fillettes malgré son métissage. C'est ce qu'il raconta des années plus tard à ses convives masculins. Elle était jeune et déjà formée, sa fiancée ; elle lui donnerait des fils. Avoir eu trois filles fut la malédiction de sa vie. Dans d'autres domaines, il avait prospéré, et élevé des moutons gras et sains qui fournissaient en laine toute la vallée et au-delà, jusqu'à la côte de Poséidonia, jusqu'aux bateaux qui quittaient la rive vers le grand monde. Il avait des terres, des domestiques et des greniers bien remplis. Mais sa femme l'avait déçu, non pas une fois ni deux mais trois, en lui donnant des filles. Et moi, évidemment, comme toute fille née après d'autres, j'étais celle de trop, une déception, celle qui n'aurait pas dû voir le jour.

Je savais que ma naissance n'avait pas été voulue, bien avant d'en comprendre la raison.

Quand bien même, il me faut raconter l'histoire dans son ensemble. Mon père n'était pas aussi cruel qu'il aurait pu l'être ; il n'avait pas la cruauté des autres pères. Quand le vin coulait à flots, il savait rire de cette malédiction d'avoir eu des filles, et parfois il tournait ce mauvais sort en dérision. *Ah ! eh bien*, disait-il en levant son verre, *inutile de se plaindre, on ne peut rien face aux Moires*.

Puis il maintenait le regard de ma mère jusqu'à ce qu'elle sourie.

Et, à présent, il était là, face à des prétendants inattendus. Un homme accablé de trois filles ne pouvait pas prendre cette rencontre à la légère. Trois filles, trois poids morts – mais également trois occasions de les marier à son avantage. Des marchands comme ceux-là n'étaient pas son objectif, mais leur admiration pouvait lui être utile.

Je voyais ces réflexions passer sur son visage tandis qu'il étudiait les hommes et les laissait me dévisager.

La rencontre s'éternisait.

Le soleil pénétrait par la seule fenêtre de la salle.

Je m'efforçais de ne pas gesticuler. Je voulais retourner au métier à tisser, où les fils attendaient mes mains impatientes. Dès que je bougeais légèrement, prête à bondir et à partir, les yeux de mon père se posaient sur moi et me rappelaient à mon devoir de lui épargner toute humiliation. Ils étaient sévères mais aussi demandeurs, du moins je pensais y



LE PALAIS D'ÉROS

percevoir sous la surface une lueur d'imploration, et je ne supportais pas l'idée de le décevoir. Je baissais les yeux. C'était ce qu'on attendait d'une fille convenable, mais c'était aussi que je ne pouvais supporter de croiser leur regard, à ces hommes qui venaient d'un feu nocturne dans la vallée. Je ne m'étais jamais aventurée à l'intersection entre notre village et le suivant ; ils connaissaient davantage le monde que moi, ces hommes, ils connaissaient le souffle de la vallée dans l'obscurité, la sensation d'attiser un feu sous le murmure des étoiles, ils avaient gravi les collines qui nous entouraient et étaient redescendus par l'autre flanc, ils avaient emprunté des chemins qui reliaient les villages et traversaient les zones sauvages qui les séparaient. Je voulais tout ce qu'ils connaissaient, je voulais poser des questions sur leurs voyages, comment c'était, quelle était la sensation du vent dans les voiles, mais ils semblaient n'accorder aucun intérêt à ce que j'avais à dire.

En revanche, leur regard me pénétrait.

Comment mon père ne pouvait-il pas voir que leur regard était sale, qu'il s'infiltrait sous ma peau ?

Je n'avais jamais rien vécu de tel auparavant et je n'arrivais pas à en comprendre la teneur ; je n'avais aucun moyen de me protéger ni de détourner leur attention. L'idée que l'un d'eux puisse devenir mon époux me retourna l'estomac comme si je venais de manger de la viande avariée. L'idée que je sois forcée à obéir à l'un d'eux pour le restant de mes jours. Cela pouvait arriver, bien sûr, à moi comme à n'importe quelle fille, mais rester assise là, immobile sous leur regard... J'aurais préféré me noyer plutôt que d'accepter un tel destin.

Mon père finit par nous congédier toutes les trois d'un signe de la main, et nous retournâmes dans la salle des femmes. Une fois sortie de la salle principale, Coronis se mit à courir devant nous ; son dos était une sorte de mur de reproches. Iantha regardait droit devant elle et n'essaya même pas d'essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues. Dans la salle des femmes, nous reprîmes nos tâches. L'air était lourd de chaleur, de nos respirations respectives, de non-dits. Tout le monde se taisait. Je pris la quenouille et commençai à filer, Iantha mesurait et embobinait le fil. Coronis était au métier à tisser, elle tissait et ruminait, tissait et ruminait,



éclipsée par sa plus jeune sœur aux yeux des hommes – était-ce même possible ? Elle irradiait d'incrédulité, et je voulais lui dire qu'elle pouvait les avoir, ces vieux mâles en sueur, si elle les voulait, elle pouvait les prendre tous, mais je n'osais rien dire.

Je filais.

C'était de la bonne laine, qui avait valu à notre foyer une petite renommée. Filer m'apaisait, mais pas autant que le métier à tisser. Le tissage était un art, un jeu de boucles et de liens qui me rappelait les motifs d'une rivière après la pluie, et, quand je tissais, je me sentais vaste, une âme errante. Souvent, je me perdais avec délice dans mes rêveries ; j'étais tentée de dériver vers les motifs de mon imagination, de tisser mes rêves à la réalité au lieu de suivre à la lettre le motif choisi. Des images surgissaient dans mon esprit et mes doigts brûlaient de leur donner forme, mais il me fallait résister à ces tentations.

Le métier à tisser avait pour fonction de rendre service à la famille, et non de satisfaire les caprices d'une jeune fille, comme me le rappelaient continuellement mes sœurs les rares fois où je m'égarais. Ma mère me réprimandait avec plus de clémence : *Ma fille, si tu résistes à ce que l'on attend de toi, tu ne récolteras que de la souffrance, car la vie impose de faire les choses, qu'on le veuille ou non.* Je sentais ses yeux sur moi, la tiédeur de leur inquiétude, mais je ne levais pas les miens, je continuais de filer, encore et encore – la quenouille pesait lourd dans ma main.

Combien d'heures allais-je filer dans cette vie et qu'allais-je faire d'autre ? J'espérais que les hommes pouvaient disparaître. Je priais pour ça alors que je tirais la laine pour en faire un fil à mesurer, à enrouler, à couper.

Le lendemain, cinq hommes vinrent : deux de la veille, trois nouveaux. Ils restèrent longtemps et tard, et burent un peu trop du vin de mon père. Je demeurai assise devant eux, silencieuse, exhibée, à fleur de peau.

La voix de mon père se mêlait à la leur, aux discussions, aux rires, il jouait son rôle d'hôte consciencieusement, mais il semblait perturbé. Les ombres s'allongèrent. Les domestiques allumèrent les torches le long des murs. Les hommes ne se levaient pas pour partir. Enfin, mon père

LE PALAIS D'ÉROS

congédia Iantha et Coronis d'un geste de la main, car il était clair que les hommes ne trouvaient aucun intérêt à leur présence – et à quoi bon gâcher une après-midi consacrée au travail des femmes ? Pourtant, moi, je restai.

Les hommes parlaient, se taisaient, parlaient encore, faisaient ce qu'ils voulaient, regardaient où ils voulaient, exhalaient leur odeur, cette sueur chaude, piquante. Leur appétit rance trouvait mon souffle, se répandait dans mon corps contre ma volonté. Inspirer. Expirer. Je n'avais aucun moyen de défense. Je désirais ardemment que cela cesse, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Mon corps était perforé par leur regard, il n'y avait pas d'échappatoire. Ne pas bouger. On m'avait ordonné de ne pas bouger. Mon esprit se révoltait et s'éloignait, partait loin, vers les courbes de la rivière, les feuilles d'hier, le bouillonnement des casseroles de la cuisine. Tout ce qui pouvait me dissocier de la pièce où je me trouvais. Je ne les regardais pas, mais ils ne semblaient pas s'en soucier. Ils scrutaient tout sauf mes yeux, comme s'ils supposaient d'avance ne rien y trouver.

Quand enfin ils se levèrent pour partir, mon père me congédia d'un geste de la main, et je quittai la salle avec un corps qui me semblait altéré, envahi, un corps qui n'était plus mien.

Le lendemain, il y en eut d'autres, et encore d'autres. Mon père se mit à me confier à un domestique pour qu'il me surveille, car il ne pouvait pas perdre son temps à superviser des foules de prétendants. C'est en effet ce que les prétendants devinrent rapidement : des foules. Chaque fois que des hommes venaient, ils racontaient ce qu'ils avaient vu, ou bien un exploit dont ils pouvaient se vanter. Ils venaient de toute la vallée, puis, après quelques semaines, de plus loin : des hommes qui avaient voyagé pendant des jours pour poser les yeux sur la jeune fille dont on disait que la beauté singulière rivalisait avec celle de la déesse Aphrodite.

De nombreuses rumeurs circulèrent à ce moment-là. Les rumeurs se déplacent plus vite que les voyageurs, elles se transforment au fur et à mesure qu'elles avancent, elles ont des langues et des plumes et elles volent à toute allure. Dans leurs mains agitées, les mensonges revêtent l'éclat



de la vérité. Alors, permettez-moi d'être claire, de vous dire les choses franchement : jamais je n'ai recherché l'attention de ces hommes. Je n'ai pas souhaité qu'ils viennent me voir, je ne me suis pas réjouie de leur présence, j'ai seulement désiré qu'ils partent. On a traité d'arrogante, de vaniteuse, de cupide mon intention de vaincre Aphrodite sur son propre terrain. Mais rien de tout cela n'était vrai.

J'étais une bête en cage, je tournais en rond.

Au fond de moi, je faisais les cent pas, je griffais, je hurlais.

En apparence, il m'était interdit de bouger ou de faire le moindre bruit.

On me regardait de toute part.

Reste assise, Psyché, ne bouge pas et tiens-toi bien.

Reste assise et laisse-les te regarder.

Prisonnière de tant de regards.

Ils formaient des sortes de longs trains et me fixaient à travers les fenêtres contre mon gré.

Ils se chuchotaient à l'oreille et riaient.

Ils me dévisageaient, encore et encore.

C'était devenu une véritable invasion.

Ils venaient en masse, de tous horizons.

Des hommes à n'en plus pouvoir, et autant de vin servi, de nourriture à disposition sur des plateaux. Mon père n'arrivait plus à tenir le rythme et devint exténué par tous ces efforts. Chaque soir, il menaçait de me frapper si je l'humiliais le jour suivant, ou s'il entendait ne serait-ce qu'un mot de la bouche de ces hommes qui suggère que sa fille avait terni son nom ; car c'était son nom qu'il fallait préserver avant toute chose. Pourtant, il n'osait pas lever la main sur moi, car le préjudice à mon visage serait trop grand. C'étaient les domestiques ou ma mère qui finissaient par recevoir les coups. Les bleus que je voyais sur leur corps étaient la faute de mon visage.

Je me mis à détester mon visage, à le souhaiter anéanti.

Je sentais le regard des hommes l'érafler peu à peu.

Personne ne savait que faire ; une telle situation n'était jamais arrivée auparavant, ni dans l'histoire de notre vallée ni ailleurs. Il n'y avait pas de règles établies ou de traditions pour nous guider. Mes sœurs avaient

LE PALAIS D'ÉROS

cessé de m'adresser la parole, comme si je les avais trahies. Quand je tentais de leur parler, elles me tournaient le dos.

Jour après jour, mon père oscillait entre la fierté d'une si soudaine renommée et la révolte face à cette invasion. Il tenta de chasser les hommes ; ils se rassemblèrent devant la porte d'entrée et attendirent.

Il m'installa devant une fenêtre avec de la laine à filer, un panier plein de laine, pour qu'il me dure la journée.

— Regardez-la depuis la fenêtre, s'il n'y a que ça ! criait-il, ignorant les plaintes dans son dos alors qu'il quittait la pièce, furieux.

J'étais soulagée au moins d'avoir de quoi m'occuper les mains. Ignore-les, me disais-je. Respire. Ne lève pas la tête. Concentre-toi sur quelque chose.

Mais ils continuaient de se rassembler en masse comme des mouches devant notre maison. Certains déposaient des cadeaux dans la pelouse ; mon père envoyait les domestiques les récupérer à la fin de la journée et les examinait à contrecœur. Des fruits, des objets en céramique, quelques vêtements. *C'est pas suffisant*, râlait-il pour compenser la perte de ses réserves que leur présence avait engendrée. Il demandait pourtant aux domestiques, certains jours, de les ravitailler avec des boissons fraîches ; c'était selon son humeur. Parfois il ignorait les hommes, et parfois il jouait les hôtes avec hospitalité et amabilité. Il oscillait entre l'impression d'avoir acquis un nouveau statut et la peur d'avoir perdu tout contrôle de la situation. La foule sous nos fenêtres semblait être un spectacle indigne de lui. C'était un homme d'importance, et sa propriété méritait le respect.

C'est ainsi qu'il eut l'idée de l'enclos à moutons : un moyen de déplacer le problème à l'arrière de la maison.

Un matin, un domestique me conduisit sans aucune explication à l'enclos où dormaient nos moutons la nuit, composé d'une clôture sur trois côtés, le quatrième étant le mur de notre maison. Le troupeau était parti paître pour la journée dans les collines alentour. Leurs excréments parfumaient l'air, mêlés à l'odeur de l'herbe. Dans cet enclos pour les bêtes, on me fit asseoir sur un tabouret, au soleil, à l'ombre, à l'approche de la nuit. Je restais assise là et les hommes se rassemblaient autour de moi ; je restais toute la journée, à filer de la laine brute depuis le panier



posé à mes pieds. Le métier à tisser me manquait, le geste ample du tissage, mais au moins j'avais de quoi occuper mes mains ; la quenouille était presque une arme que je pouvais manier, si ce n'était pas pour repousser les hommes, au moins pour me distraire d'eux et de ma condition.

Cela ne découragea pas les hommes, qui continuèrent à venir, avec ou sans cadeaux, aimables ou insolents, discrets ou prolixes. Ils parlaient entre eux comme si je n'étais pas là, sauf quand, à un moment donné, ils passèrent plusieurs jours à me demander de sourire, un divertissement qui devint pour eux une sorte de jeu, pour passer le temps. Qui parviendra à faire sourire la fille ?

- Hé, je m'en charge, elle ne pourra pas me résister.
 - C'est ce que tu penses, idiot.
 - Crétin ! Regarde un peu... Psyché ! Un petit sourire !
 - C'est quoi, son problème ?
 - J'ai pas fait tout ce chemin pour ne pas voir son sourire.
 - Moi non plus.
 - Tu t'y prends pas comme il faut, c'est pour ça que ça marche pas.
 - Ah ?
 - N'importe quoi...
 - Regarde... Jolie princesse, tu veux pas nous offrir un petit sourire ?
 - C'est pas une fille, c'est une pierre.
 - Une pierre très bien taillée.
 - Ou un métal solide.
 - Héphaïstos n'aurait pas pu mieux la forger.
 - Ha ! Va dire ça à Aphrodite !
 - Hé, gamine ! Je vais aller le dire à ton père si tu souris pas.
 - Les écoute pas, Psyché, ces types sont des bêtes.
 - Ah ! Tu as réussi !
 - Quoi ?
 - Elle a souri !
 - J'ai même pas vu...
 - Tant pis pour toi...
- Je détestais leur petit jeu.
Si je souriais, c'était seulement par peur.

LE PALAIS D'ÉROS

Ma mère sortait parfois pour m'observer quelques instants, de ses yeux impassibles mais aimants. Je ne savais pas pourquoi elle ne me fermait pas les portes de son cœur comme l'avaient fait mes sœurs, pourquoi elle continuait à me regarder avec amour et bienveillance alors même que ses yeux étaient encore tuméfiés à la suite des coups de mon père. J'aurais aimé pouvoir m'enfuir et l'emmener, qu'ensemble, toutes les deux, on puisse commencer une nouvelle vie ailleurs, où l'air serait plus respirable. Mais il n'y avait nulle part où aller. Seul le mariage m'attendait, et voilà ce qu'il avait fait de ma mère... Qu'est-ce que ça ferait de faire partie de ces hommes qui se rassemblaient devant chez nous ? Leur regard m'avait déjà donné plus que ce que je voulais savoir de leur âme. Ils étaient jeunes, vieux, robustes comme des bûcherons ; ils étaient voûtés, vaincus, riches, dépenaillés, hautains, calmes, ancrés, à la dérive ; c'étaient des hommes accablés de rancœur ; ils avaient des rêves plein la tête ; ils brûlaient de douleur, de rage et de mépris ; ils crevaient d'envie d'avoir de la valeur aux yeux des autres ; ils débordaient d'espoir, qui, pour une raison obscure, semblait dirigé uniquement vers une jeune fille. Mon père ne les refusait pas, et même s'il ronchonnait en disant qu'il n'avait pas le choix, car il ne pouvait pas les empêcher de venir, il paraissait également se réjouir de leur présence, comme si les prétendants étaient des pièces de monnaie : plus il y en avait, plus on serait riches.

Mais les prétendants ne ressemblaient en rien à des pièces de monnaie. Loin de là.

On pouvait bien en amasser à l'infini et se retrouver les mains vides.

Une année passa. Les foules ne faiblissaient pas. Les hommes qui se disaient prétendants se rassemblaient en masse à l'enclos des moutons. Ils venaient d'au-delà des montagnes, d'au-delà des mers. Mon père, dans un élan d'optimisme quant à mon avenir, et peut-être enivré de cette nouvelle renommée, avait construit un second enclos, plus grand, pour moi, et qui était au moins dépourvu d'excréments de moutons.

La rumeur disait que les prétendants se rendaient ensuite dans un bosquet près de la rivière et, pendant que j'étais encore fraîche dans leur esprit, ils s'astiquaient et déversaient leur semence. Parfois seuls, parfois



tous ensemble – c'était ce qu'avait raconté la vieille cuisinière à une des filles de cuisine, sans savoir que j'entendais tout.

— Ils se murmurent des choses, tu sais.

— Comment ça ?

— Sur la fille, Psyché. Sur telle ou telle partie de son corps. Enfin, le genre de choses qu'on peut murmurer quand on se cache dans un bosquet, tu vois...

— Comment le saurais-je ? ricana la fille de cuisine, à mi-chemin entre le dégoût et la curiosité. Comment peux-tu imaginer que je sais de quoi tu parles ?

— Hmm !

Je n'avais pas bien compris ce qu'elles évoquaient, mais leur rire s'était glissé sous ma peau et avait hanté mes nuits.

Mon père avait lui aussi entendu cette rumeur. Il était hors de lui. Sa fille, et sa propre réputation par la même occasion, avait été salie. Il refusa de m'adresser la parole et de me regarder pendant six jours ; j'avais l'impression d'être ensevelie sous la brume du crime nébuleux dont on m'accusait.

C'est en entendant mes sœurs que je sus. J'écoutai dans la nuit leurs murmures de rancœur, alors qu'elles pensaient que je dormais, et j'appris que la nouvelle des visites quotidiennes des prétendants s'était répandue sur tout le territoire. La situation avait pris de telles proportions que même Aphrodite était furieuse, car les hommes, les uns après les autres, lui avaient fait l'éloge de mes charmes, et, pire encore, l'autel à son effigie à l'entrée de la vallée avait été délaissé durant mes jours de gloire. Aphrodite était notre déesse protectrice ; cet autel était le lieu principal pour les vénération et les prières d'amour, de santé, de récoltes fructueuses et autres bénédictions. Je ne l'avais personnellement jamais vu ; je ne m'étais pas aventurée si loin. J'avais entendu parler de la beauté et de l'immensité de la pierre dont il était fait, taillé à flanc de falaise. La ronde des fidèles qui venaient y déposer des cadeaux avait désormais cessé. Son autel était déserté. Des toiles

LE PALAIS D'ÉROS

d'araignée s'étaient logées dans les corbeilles vides. Les fleurs avaient fané. Les fruits pourrissaient et offraient leur chair aux corbeaux, et personne n'était venu en apporter d'autres. Cette nouvelle m'accabla de panique. C'était une chose inconcevable et dangereuse de rendre les dieux furieux. Je n'avais rien fait de mal, bien évidemment, mais, tout de même, c'était mon nom qui courait sur toutes les langues. Est-ce qu'Aphrodite, notre divinité omnisciente, comprendrait que je n'avais joué aucun rôle dans la propagation des rumeurs qui couraient sur moi, que je n'avais même jamais souhaité leur existence ? Ou bien serais-je punie à cause des actes des hommes ?

— Ça ne va pas lui plaire, dit Coronis en soupirant, que Psyché lui vole la vedette.

— Je n'ai rien volé du tout, murmurai-je.

— Mentreuse, répondit Coronis.

— Dors maintenant, me conseilla Iantha.

C'était pourtant vrai, je n'avais rien volé. Je tentais de me rassurer : Aphrodite serait certainement plus avisée que mes sœurs et m'accorderait son pardon. Elle devait avoir mieux à faire que de s'inquiéter d'une paysanne vivant dans une vallée à l'autre bout du monde. Pourquoi s'en préoccuperait-elle ? C'était une déesse. Elle avait des autels partout et d'immenses temples en Grèce, si l'on en croyait les légendes de mon père à propos de son pays natal. Aphrodite avait tout pouvoir. Elle pouvait tout faire, être n'importe où, vivre éternellement en haut du grand mont Olympe où les dieux résidaient, où l'éternité délivrait son nectar velouté ; c'était du moins ce qu'on racontait.

Je pensais que les Dieux avaient tous les pouvoirs, que moi, je n'en avais aucun, car je passais mon temps à obéir aux ordres. Je ne parvenais cependant pas à comprendre toutes les facettes et les nuances du pouvoir, qu'il n'est pas nécessaire de prendre aux puissants pour s'attirer leurs foudres. Il suffit en réalité de ne rien faire du tout. Il faut être simplement perçu comme la raison de leur mécontentement. Si les puissants ressentent une émotion qu'ils voudraient oublier, et décident que vous en êtes la cause, votre destin est scellé.



CARO DE ROBERTIS

Et ils ressentent les choses, les dieux. Je l'apprendrais un jour à mes dépens. Certains mortels s'imaginent que les dieux ne ressentent rien, qu'ils parviennent, par quelque manière obscure, à esquiver ce royaume intérieur ; mais cela m'apparaîtrait comme étant l'une des erreurs de jugement les plus considérables qu'un mortel puisse commettre.